

Brighan Young et la secte mormone

Autor(en): **Germiquet, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1879)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BRIGHAM YOUNG

ET

la secte mormone

INTRODUCTION.

Au moment où la nouvelle de la mort de M. Thiers, transmise par le câble transatlantique, se répandait aux Etats-Unis avec la rapidité de l'éclair, (1) on n'avait pas encore fini de s'y occuper de celle d'un autre personnage qui passe pour être, en Amérique, l'un des hommes les plus remarquables du XIX^e siècle, Brigham Young, le grand prêtre de la secte des Mormons.

Les journaux que nous avons sous les yeux réunissent ces deux noms qui ne sont pas sans offrir certains traits de ressemblance. Si, chez Brigham Young, nous laissons de côté le prêtre, le directeur spirituel de la secte, il reste un homme d'Etat, un meneur d'hommes comme on l'appela de bonne heure, qui peut, sans trop de ridicule, figurer à côté du président de la troisième République française.

En possession de communications diverses que nous devons à l'obligeance de l'un de nos amis qui habite au pied des Montagnes-Rocheuses, aidé, en outre, des renseignements que nous avons empruntés à différents jour-

(1) Le lecteur est prié de ne pas oublier que la présente notice a été écrite en fin septembre 1877.

naux suisses et étrangers (1) et que nous avons réunis à nos propres documents, nous avons pensé être agréable à nos lecteurs en leur faisant connaître, *au point de vue historique exclusivement*, les origines de la secte mormone et les vicissitudes qu'elle a subies ; en leur esquisant rapidement et à grands traits la biographie de son fondateur, Joseph Smith, celle de son dernier chef, Brigham Young, et les incidents divers qui ont entouré la mort du prophète mormon.

D'ailleurs, *a fructibus eorum agnosceitis eos. Num colligunt ex spinis uvam, aut ex tribulis ficus ?* (2)

I

Les origines de la secte.

Au nombre des particularités qui distinguent les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans une tendance qui n'est pas toujours digne d'envie, on peut, sans contredit, compter la fondation de la secte des Mormons, association théocratique dont l'organisation est, dans tous ses principes, en contradiction flagrante avec les institutions libres de la grande république transatlantique, et dont les membres, animés d'un fanatisme aveugle, se considèrent, dans leur ensemble, comme le peuple élu.

Si, de toutes les petites sectes fondées sur de prétendues révélations spéciales et dont l'Amérique est si riche, l'Eglise des Saints du dernier jour est la seule qui ait acquis de l'importance, ce résultat est dû, soit à la persécution qui a entouré son berceau, soit à la rare capacité de son dernier chef, qui fut, pendant trente ans, son directeur temporel et spirituel.

(1) Rud. Döhn. *Illustrirte Zeitung*, de Leipzig, n° 1765, du 28 avril 1877, pages 344 et 346 ; n° 1785, du 15 septembre 1877, pages 210, 211 et 212.

Le Temps, n° 5970, du 31 août 1877.

Journal de Genève, des 7 et 21 septembre 1877.

(2) Passage bien connu : Math. VII, 16.

Au commencement de ce siècle, toute la vallée de l'Ohio et les contrées voisines étaient sous l'influence d'un enthousiasme religieux dégénérant en manie. Les *Réveils* — pour nous servir d'un mot consacré — se multipliaient avec une intensité encore inconnue. De fanatiques prédicateurs, aux doctrines extravagantes, enflammaient, par la véhémence de leurs discours insensés, l'esprit du peuple, surtout des illettrés, et le poussaient jusqu'aux dernières limites de la frénésie.

Au milieu de cette population en délire, naquit le 23 septembre 1805, à Sharon, dans l'Etat de Vermont, d'un fermier de condition médiocre et de réputation douteuse, Joseph Smith, qui prit de bonne heure la qualification de *junior*, pour se distinguer de son père, porteur du même prénom que lui.

Cet enfant émigra en 1815, avec ses parents, à Palmyra, dans l'Etat de New-York, où il fréquenta l'une de ces excellentes écoles primaires, si nombreuses aux Etats-Unis ; mais il profita peu des leçons qui lui furent données, car il savait à peine lire couramment et écrivait très imparfaitement ; il s'occupa de préférence des travaux de la campagne.

Vers l'an de grâce 1820, marqué aux Etats-Unis par un grand mouvement du réveil religieux, un prédicateur méthodiste de l'Ouest de l'Etat de New-York eut la joie d'enregistrer parmi ses nouveaux convertis un jeune homme connu dans la contrée par sa réputation précoce d'habileté dans les sciences occultes. Ce jeune homme qui, à défaut d'érudition, prétendait être favorisé de révélations d'en haut et posséder le don de la prophétie, n'était autre que Joseph Smith, le même dont nous venons de parler.

Voici ce que l'on raconte à ce sujet :

En 1825, quelques années après la conversion du néophyte, un messenger du ciel apparut à Smith, non au milieu d'un buisson ardent, mais d'une forêt lumineuse,

et lui annonça qu'il avait été choisi de Dieu pour l'accomplissement de ses merveilleux desseins. Il lui fut en même temps révélé que les Indiens d'Amérique étaient les descendants d'Israël ; que lors de leur émigration sur ce continent, ils avaient eu des écrivains chargés d'écrire l'histoire des événements les plus marquants, et que ses annales, transmises de main en main pendant bien des générations, avaient été déposées en lieu de sûreté, à l'abri des mains profanes et de la destruction.

Si nous ajoutons foi aux récits de Smith et de ses adhérents, la même vision dut se renouveler assez souvent et notamment dans la matinée du 22 septembre 1827, alors que le messager d'en haut lui remit ces annales, gravées en caractères égyptiens, sur des plaques ou lames de métal ressemblant à de l'or. Chaque lame, large et longue d'environ 21 centimètres, était gravée des deux côtés, et le tout formait un volume de près de 18 centimètres d'épaisseur.

L'auteur de ces annales était un prophète juif, du nom de Mormon, qui descendait en ligne directe de la tribu de Joseph dont les Indiens sont encore un débris. Il crut devoir faire un abrégé de leur histoire et de leurs doctrines, qu'il grava sur ces lames de métal. Plus tard l'auteur fut tué et ces annales tombèrent entre les mains de son fils Maroni, qui, traqué à son tour par ses ennemis, reçut d'en haut l'ordre de les enfouir en terre. Ce dépôt fut caché au sommet d'une colline près d'Ontario et il demeura intact jusqu'au jour où il fut remis à Smith ainsi que nous venons de le raconter.

On est en droit de se demander comment cet homme incontestablement habile, mais fort peu lettré, aurait pu traduire en langue vulgaire, puis écrire le livre de Mormon. La réponse n'est que trop facile, du moins s'il faut en croire l'histoire suivante, regardée comme authentique par tous les adversaires du mormonisme. Si elle n'est pas

vraie dans tous ses détails, elle a du moins le mérite de paraître vraisemblable.

En 1809, le nommé Salomon Spaulding, homme lettré, autrefois ministre d'une église protestante quelconque, fit de mauvaises affaires dans l'Etat de New-York, et les revers de commerce le rendirent aux lettres.

Son attention avait été éveillée par une controverse, alors assez animée, sur la question de savoir si les Indiens d'Amérique étaient réellement des descendants des dix tribus dispersées d'Israël. Il crut trouver, dans ce thème, le fond d'un roman historique, auquel il travailla pendant trois années et qu'il intitula le *Manuscrit trouvé. Mormon* et son fils Maroni, qui jouent un si grand rôle dans le *Livre d'or*, sont au nombre des principaux personnages de l'œuvre de Salomon Spaulding.

Ce manuscrit fut présenté, en 1812, à un imprimeur de Pittsburg, en Pensylvanie, nommé Patterson, dans le but de le livrer à la publicité ; mais l'auteur étant mort avant la conclusion d'aucun arrangement, M. Patterson ne songea pas davantage à cette affaire. L'imprimeur mourut en 1826, et le manuscrit resta entre les mains de son prote principal, Sidney Rigdon, qui, indépendamment de sa profession, exerçait aussi celle de prédicateur d'une secte religieuse. Il devint plus tard l'Omar, le compère du nouveau Mahomet.

Quoi qu'il en soit au sujet de ce manuscrit, nous ne discuterons en ce moment ni son mérite, ni sa valeur, attendu que le cadre restreint assigné à cette notice ne nous permet pas de le faire ; mais ce qui paraît certain, c'est que Rigdon le copia, y ajouta quelques préceptes de morale, puis le remit à son fanatique ami.

Joseph Smith, de son côté, ne perdit pas son temps. Comme le livre qu'il avait reçu du messenger d'en haut selon une version, de Rigdon suivant un autre, établissait une religion nouvelle, il s'en fit le prêtre, prêchant, baptisant, guérissant les malades et il compta bientôt un

certain nombre de prosélytes, parmi lesquels on remarqua son père, ses deux frères, et quelques étrangers, notamment Sidney Rigdon, beaucoup plus lettré que lui et sachant mieux manier la parole. Il lança audacieusement sa prétendue traduction au milieu de la multitude ignorante et craintive ; il organisa, sans hésiter, son église des saints des derniers jours ; et la nouvelle doctrine était à peine révélée qu'elle fut avidement adoptée par de nombreux convertis de tout âge et de tout sexe.

Le premier service divin régulier fut célébré en avril 1830, par trente membres, au village de Fayette, dans l'Etat de New-York, où Joseph Smith demeurait en ce temps-là. Rigdon alla, par ses ordres, fonder une petite colonie mormone à Kirtland, dans l'Ohio, où Smith se rendit bientôt après avec tous ses disciples.

Là, Smith fit bâtir un temple, établit des magasins, construisit et monta un moulin, fonda une banque et se livra à des opérations de commerce et d'agio.

II

Brigham Young.

Laissons pour quelques instants Joseph Smith à Kirtland, pour nous occuper d'un autre personnage qui fit son entrée sur la scène environ à la même époque.

John Young, l'un des vétérans de Washington, sous les ordres duquel il fit trois campagnes, eut onze enfants, six filles et cinq garçons.

Brigham, le quatrième enfant de la famille, naquit à Whettengham, dans l'Etat de Vermont, le 1^{er} juin 1801, mais il fut élevé par des méthodistes dans l'Etat de New-York, où sa famille s'était rendue dans sa plus tendre enfance. Il apprit successivement les métiers de charpentier, de menuisier, de vitrier et de peintre en bâtiments et se maria une première fois en 1824.

Au physique et dans ses habitudes, voici la description

qu'un correspondant de l'Utah fait de Brigham Young : Frère Brigham, comme on aimait à le désigner, était grand et corpulent, avec des yeux bleus et des joues vermeilles ; ses manières étaient frappantes et son port imposant. C'était un homme qu'on remarquait, et, après tout, simple dans sa mise, son genre de vie et ses habitudes. Il avait un faible très-prononcé pour le tabac et il lui arrivait quelquefois, disent ses ennemis, de se permettre un verre de whisky.

Vers le commencement de l'année 1830, Brigham lut par hasard, dans un journal, le récit des exploits de Joseph Smith ; il parcourut aussi, pour la première fois, le livre des Mormons. Les révélations mystérieuses communiquées à Smith firent sur son esprit la plus profonde impression, et il se sentit animé d'un saint zèle pour la secte naissante.

Deux années après, il visita la Colombie, la Pensylvanie et d'autres Etats de l'Union où le mormonisme faisait de nombreux adeptes. Il perdit sa femme vers les derniers jours du mois de septembre 1832, après huit années d'une union des plus douces.

Ayant rencontré sur sa route Samuel-H. Smith, un frère de Joseph, qui prêchait la nouvelle doctrine, il se laissa gagner ; après quoi il se dirigea vers Kirtland, dans l'Ohio, pour y voir Joseph Smith, le prophète mormon.

C'est au milieu des immenses forêts vierges de Kirtland, où la hache du pionnier n'avait jamais retenti, où aucune voix humaine n'avait encore troublé la solitude, que le fondateur [de la secte, Joseph Smith, et son futur chef, Brigham Young,] se virent pour la première fois, s'expliquèrent et s'entendirent sur les préceptes de la doctrine de la secte mormone.

On comprit très-vite ce qu'il voulait ; comme il ne tarda pas à se faire remarquer parmi les fidèles les plus zélés, il fut bientôt ordonné prêtre. Il fonda sa réputation par une prédication fort goûtée qui le fit envoyer en tournées

de propagande et par des aptitudes administratives qui devaient avoir bientôt un plus grand prix encore que son éloquence.

Une colonie mormone, établie dès 1833 à Indépendance, dans le Missouri, à cette époque l'Etat le plus reculé des Etats de l'Union, ayant eu à souffrir de la persécution, Brigham Young se porta à son secours et s'y signala par son courage ; en rentrant à Kirtland à la suite de cette expédition, il fut élu l'un des douze apôtres (1835), et il n'attendit pas longtemps, comme nous le verrons, pour devenir le président de la secte.

Pendant les trafics de Joseph Smith ne le sauvèrent pas du sort le plus vulgaire. La banque fondée à Kirtland ayant fait de mauvaises affaires en 1837 et la communauté étant englobée dans la défiance et la haine générale ; celle-ci dut transporter ailleurs ses pénates ; Smith disparut tout à coup de Kirtland, où il laissa une caisse sans argent, un magasin vide, un temple abandonné et de nombreux créanciers victimes de ses combinaisons financières.

Peu de temps après, nous trouvons Smith établi à Indépendance (Missouri), à la tête d'une communauté florissante. Là, il eut à lutter à la fois contre l'ambition de ses disciples les plus fervents et contre les *Gentils*. (1) Les citoyens du comté de Jackson, réunis en masse, adoptèrent d'énergiques résolutions, ayant pour but le renvoi immédiat des sectaires.

Les bornes de cette esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de la lutte qui se livra entre eux. Cette lutte qui dura pendant deux ans eut pour résultat final la complète expulsion de la secte des limites de l'Etat.

En juin 1839, Joseph Smith reparait dans l'Illinois où,

(1) Les membres de la secte mormone désignent sous le nom de *Gentils* tous ceux des habitants qui ne sont pas Mormons, comme les Hébreux désignaient jadis tous ceux qui n'étaient pas Israélites.

comme persécuté, il rencontra une grande sympathie, et fonda, pour son peuple dispersé, dans un site admirable, une station qui devint bientôt florissante et qui reçut le nom de Nauvoo.

Grâce à l'activité des nouveaux venus, cette ville s'accrut rapidement et, dans un laps de temps relativement bien court, on vit s'y élever deux mille maisons. En avril 1841, on posa la première pierre d'un grand temple qui coûta près d'un million de dollars, des créneaux duquel la vue pouvait s'étendre au loin sur la superbe vallée du Mississipi. Un grand nombre de ses habitants, Joseph Smith en tête, réalisèrent une honnête fortune par la vente de terrains et autres spéculations, et sa population, grossie par les recrues que les missionnaires mormons faisaient en Europe, ne tarda pas à s'élever à 15,000 âmes.

C'est à la même époque que Brigham Young, avec quelques-uns de ses confrères, fut de nouveau envoyé en tournées de propagande, non-seulement, comme la première fois, dans les Etats de l'Union, mais aussi en Angleterre, où il fit éditer le manuscrit de Salomon Spaulding, remis par Rigdon à Joseph Smith, et d'où il ramena, après une année d'absence, plus de sept cents convertis.

Cependant les mœurs des membres de la secte et de son chef en particulier s'étaient singulièrement relâchées. C'est alors que Smith, qui n'avait cessé d'ajouter aux prétendues révélations du prophète Mormon ses révélations particulières, proclama, toujours, disait-il, en vertu d'un ordre venu d'en haut, la légitimité de la polygamie. Un schisme violent éclata à ce sujet dans l'Eglise ; un certain nombre de ses membres la quittèrent et créèrent, pour combattre ces principes dangereux, le journal l'*Expositor*.

Smith et ses adhérents furieux envahirent l'imprimerie où se tirait le journal, en brisèrent les presses et renver-

sèrent le bâtiment. Le parti adverse, uni à la population indigène indignée, riposta et l'émeute se termina par la mort de Joseph Smith et de son frère Hiram.

Il existe une autre version au sujet de la mort de Joseph Smith, et cette version la voici : Smith était ambitieux et, non content d'être le chef de la secte, il posa, en 1843, sa candidature à la présidence des Etats-Unis. Une dernière prétendue révélation l'ayant attiré à Carthage, chef-lieu du comté de Jackson, il y fut incarcéré et, le 27 juin 1844, il fut tué dans sa prison par une bande d'hommes masqués.

A l'ouïe des nouvelles de ce qui se passait à Nauvoo, Brigham Young qui était en ce moment à Boston, ne perdit pas son temps. Il rentra à Nauvoo et s'y fit élire président de la secte, contre quatre candidats, dont l'un, Rigdon, semblait tout désigné pour ces hautes fonctions.

Brigham Young se mit, comme successeur de Joseph Smith, à la tête de la secte mormone, ; il fit, dans maintes circonstances, preuve de sagesse et de prévoyance ; avec une grande habileté, il sut, pendant un certain temps du moins, préserver son peuple de la méchanceté des *Gentils*, parfois exaspérés. Mais, comme à Kirtland et à Indépendance, le règne de la « Nouvelle Jérusalem » ne devait pas être de longue durée dans l'Illinois : les nuages qui depuis longtemps déjà paraissaient menaçants devinrent tout-à-coup plus sombres, et l'heure de la persécution ne tarda pas à sonner pour les habitants de Nauvoo, la résidence habituelle de la famille du chef.

Le bombardement de cette ville qui dura trois jours et les massacres journaliers qui s'y commettaient ne permirent pas aux sectaires de prolonger davantage leur séjour dans l'Illinois ; c'est alors que Brigham Young conçut le projet vraiment prodigieux d'un exode à travers le désert américain.

Brigham et ses coreligionnaires abandonnèrent le pays, leurs terres et leurs maisons et se dirigèrent sur les bords

du Missouri, à travers des contrées alors sauvages et incultes. En février 1846, ils passèrent le Mississipi sur la glace. On était alors en pleine guerre du Mexique ; un bataillon de Mormons se mit au service du général Scott, ce qui fit arriver 20,000 dollars dans la bourse commune.

Accablés de souffrances indescriptibles, mais confiants dans leur foi, ils passèrent l'hiver de 1846/47 dans les solitudes sauvages du Iowa, alors couvertes de neige. Enfin, vers les premiers jours du printemps de 1847, les fugitifs prirent la direction de l'ouest, sur les Montagnes Rocheuses, et, le 24 juillet suivant, ils s'arrêtèrent dans la vallée du grand Lac Salé.

Lorsque Brigham Young, arrêté sur les hauteurs de la chaîne de montagnes qui entoure le bassin du lac, contempla ce lac superbe, le fleuve qui le relie à celui de l'Utah, ainsi que la vallée étendue à ses pieds, il s'écria : « Voici le lieu que l'ange du Seigneur m'a désigné, dressons ici nos tentes. »

Le succès de cette expédition est un vrai prodige d'audace et de discipline et, à lui seul, il ferait vivre le nom de Brigham Young.

Immédiatement après leur arrivée, les émigrants mirent la main à la charrue, défrichèrent une assez grande étendue de terrain qu'ils ensemencèrent de maïs et de pommes de terre et s'occupèrent avec succès de l'élevage du bétail. Ils élevèrent des bâtiments et fondèrent une colonie qui reçut le nom de *Deseret*.

III

L'Utah.

L'Utah, à l'est du Névéada, est un plateau froid, sablonneux, stérile ailleurs que le long des rivières qui se jettent dans des lacs ou se perdent dans les sables.

Au dessus des forêts et des crêtes, s'élèvent les montagnes qui entourent le bassin du Lac Salé. Comme elles

sont les plus élevées de toute la chaîne, elles sont les premières à se poudrer de la neige d'automne. Quand sur le fond obscur des nuages, ces piles colossales, formées de strates dressées, aux dentelures puissantes, aux flancs noirs, aux fronts sourcilleux, découpent leur tête chauve où s'arrête le dernier rayon du soleil couchant, la sublimité arrive à cette phase où le sentiment de l'infini domine tous les autres.

Le Lac Salé, situé à l'angle nord-est de l'Utah, a la forme d'un parallélogramme irrégulier ; il renferme des îles qui l'embelliraient, si leur hauteur était proportionnée aux autres dimensions.

La cité du Lac se déploie sur la rive droite du Jourdain, qui la limite au couchant. Elle est située entre la chaîne occidentale et la pointe la plus rapprochée du lac, à une distance respectueuse qui n'est pas le moindre de ses mérites.

Assise à la partie supérieure d'un léger versant, qui, placé à la base des Wasatch, en est la dernière marche, elle se trouve néanmoins au pied de la berge terreuse de la vallée ; d'où il résulte qu'elle jouit d'une double pente qui lui amène les eaux du nord et qui, de l'est à l'ouest, conduit au Jourdain celles qui n'ont pas été absorbées.

A mesure que l'on en approche, la ville dont l'aspect a quelque chose d'oriental, se montre peu à peu comme un plan qu'on déroule, et finit par se déployer entièrement.

La vallée, naguère stérile, porta l'empreinte du travail ; la solitude où l'Indien, à demi-nu, recueillait la semence des herbes sauvages, se couvrit de riches récoltes, et une population active et laborieuse occupa la place où rôdaient les bêtes fauves.

Le territoire de l'Utah, que les Mormons occupent, a été défriché, planté, colonisé par eux. Là où il n'y avait que du sel, ils ont fait croître tous les arbres fruitiers, toutes les graminées des climats tempérés. A côté de la ville, ils exploitent des sources sulfureuses chaudes ; à

Coalville, sur le Weber, des mines de charbon et ailleurs des mines de fer.

On n'a pas manqué, en Amérique comme en Europe, d'attribuer uniquement aux doctrines des saints, les heureux changements opérés dans le désert stérile de l'Utah. Il aurait fallu, ce nous semble, faire entrer en ligne de compte non-seulement les progrès de l'industrie, de l'agriculture, mais aussi la situation géographique du pays, qui fait de cette contrée la grande voie ouverte aux émigrants, dont les flots se succèdent des bords de l'Atlantique à ceux de l'Océan Pacifique.

IV

Les sectaires dans l'Utah.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis l'arrivée des sectaires à Deseret et la fondation de la nouvelle colonie, que celle-ci demandait vainement au Congrès à être admise au nombre des Etats de l'Union Américaine (1849).

Le Congrès, d'accord avec le président Fillimore qui céda aux instances d'un ancien officier devenu mormon, n'accorda que l'érection de ce pays en territoire, sous le nom d'Utah, et plaça officiellement, en 1850, Brigham Young à sa tête comme gouverneur.

Déjà en 1854, Brigham Young fut destitué de sa charge de gouverneur et remplacé par le colonel Steptoe ; mais quand on en vint à exécuter ce décret, le brave colonel jugea plus prudent de donner sa démission de son nouveau poste et de prendre le large.

Un juge et quelques fonctionnaires fédéraux ayant été expulsés de l'Utah, en 1856, 2,500 hommes de l'armée des Etats-Unis y furent envoyés pour y rétablir l'autorité du gouvernement, mais les Mormons firent des préparatifs si imposants, pour les recevoir, que l'armée n'osa agir et que le tout finit par un compromis favorable aux sectaires.

On voit que Brigham Young fut, dans ses relations avec

le gouvernement des Etats-Unis, ou bien un ami, ou bien un maître. On peut dire la même chose de ses rapports avec les individus. Président et chef de la secte, il ne souffrait pas qu'un second commandât avec lui, il ne souffrait pas qu'un autre se permit d'émettre des doutes sur une doctrine admise par lui.

Toutefois, s'il savait se faire obéir et même craindre, Brigham Young savait aussi se faire aimer. Son peuple lui devait sa prospérité ; c'est lui qui avait transformé le désert de l'Utah en un jardin, qui l'avait parsemé de villes et de villages, qui y avait fait fleurir l'industrie et le commerce. Sa main de fer y avait fait régner l'ordre et lui avait conservé son indépendance. Son œil vigilant suivait de près les moindres détails de la vie de la colonie, il avait du temps pour tout et pour tous. Orateur à la tribune, il savait trouver dans les relations ordinaires des mots charmants et pleins d'aménité ; personne n'a jamais exercé le pouvoir avec tant de simplicité et de naturel.

Il unissait aussi à une opiniâtreté une souplesse qui manque en général aux fortes volontés. Ainsi, ce même homme, qui fit tout pour isoler son peuple du contact des *Gentils*, ne répugna pas à construire lui-même une ligne de chemin de fer pour relier l'Utah à la grande artère transatlantique, quand il eut acquis la certitude que si ce chemin de fer ne se faisait pas avec lui, il se ferait sans lui. Ainsi encore, quand le Congrès, après avoir reconstitué les cours judiciaires de l'Utah, eut condamné la polygamie, Brigham Young, pour répondre à l'accusation que la femme mormone était une esclave, n'eut rien de plus pressé que de conférer à cette dernière le droit de vote.

La secte mormone avait à surmonter de grands obstacles, un dur labeur et une grande tâche à accomplir dans ces contrées alors désertes et incultes et où il ne pouvait pas être question de relations commerciales ; où, en dehors de l'échange réciproque proprement dit des produits

du travail, il n'y avait aucun débouché satisfaisant pour y écouler les produits du pays ou en trouver l'échange.

La grande émigration en Californie procura cependant aux sectaires la facilité de vendre leurs produits, en approvisionnant les caravanes d'émigrants de grains et de bestiaux.

Même les troupes que le gouvernement des Etats-Unis envoya contre eux, en 1857 et 1858, pour dompter leur arrogance, augmentèrent leurs richesses, en leur achetant des vivres et en leur procurant d'autres sources de revenus, telles que la vente de bois de charpente pour les constructions diverses qu'elles élevèrent pendant leur séjour dans l'Utah. Enfin, les riches mines d'or découvertes dans les territoires voisins du Colorado et du Nevada, contribuèrent aussi à augmenter la richesse du pays.

C'est environ à la même époque que fut commis l'assassinat de toute une caravane d'émigrants que les Mormons avaient fait disparaître, par ordre de leur chef, pour écarter de la route voisine du lac les émigrants en Californie. Brigham Young fut impliqué dans cette affaire ; deux des accusés furent condamnés, l'un à la peine capitale, mais Young fut acquitté.

L'ouverture du chemin de fer du *Pacifique* amena ensuite beaucoup de *Gentils* dans la cité mormone. Il se forma un parti, qui s'éleva contre l'autorité religieuse du prophète, et un schisme éclata de nouveau dans l'église. Beaucoup d'hérétiques qui condamnaient la polygamie furent assassinés et, en 1871, le pouvoir administratif envoya de nouveau des troupes dans l'Utah, pour y rétablir l'autorité du gouvernement fédéral.

Brigham Young avait un grand nombre de femmes ; sa quinzième le quitta en 1874, demanda le divorce aux tribunaux de l'Union et l'obtint. Pendant le cours du procès, le juge avait ordonné au prophète, plusieurs fois millionnaire, de payer à sa quinzième femme 3,000 dollars

pour soutenir ce procès, et de lui fournir une pension, soit une provision de 900 dollars par mois.

Brigham Young n'était pas sans avoir ses côtés faibles et peut-être criminels. Le procès que lui intenta une autre de ses femmes, *Ann-Eliza*, en a révélé quelques-uns. L'évêque John-D. Lee, exécuté depuis pour le crime de Mountain Meadows, l'a accusé de complicité de ce crime, et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il connut cet horrible massacre, mais ne fit rien pour en punir les auteurs.

C'est un fait indéniable que Brigham Young tenait en mains les rênes du pouvoir dans l'Utah et que l'autorité que les fonctionnaires de l'Union Américaine y exerçaient ou s'efforçaient d'y maintenir, n'était qu'un semblant d'autorité. Il régnait d'une manière si absolue, qu'aucun pape à Rome, aucun czar à Moscou n'a dépassé son autorité.

Aussi, sentant lui-même cette puissance s'ébranler et prête à lui échapper, et dans la prévision prochaine de sa chute, comme celle de la secte entière, inévitable un jour ou l'autre sous l'autorité des Etats-Unis, il avait, il y a quelques années, formé le projet d'une émigration partielle et de transférer son église aux îles Sandwich ; mais il fut empêché dans l'accomplissement de son projet ; l'autorisation de s'y établir ne lui fut pas accordée par le gouvernement de ce pays.

Enfin tous les efforts du Congrès de Washington qui tendaient, avec la plus grande énergie, à prescrire l'abolition de la polygamie, l'une des institutions fondamentales du mormonisme, ont échoué, et ont été, du moins jusqu'à maintenant, sans aucun résultat.

Massacre d'une caravane d'émigrants.

Il y a vingt ans et quelques jours que, dans la partie sud du territoire de l'Utah, eut lieu un horrible massacre, dans lequel furent égorgées cent vingt personnes, hommes, femmes et enfants, victimes du fanatisme et de l'avidité des membres de la secte mormone.

Avant de raconter cet épisode, qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur celui qui fut le principal acteur de ce drame.

John-D. Lee naquit en 1812, à Kaskaskia, dans l'Illinois ; il se maria en 1833 et s'établit à Fayette, où il arriva même à se faire une fortune assez considérable. Après avoir fait connaissance plus intime avec quelques prédicateurs mormons, il se fit recevoir membre de la secte et partit ensuite pour l'Etat du Missouri. Là, il fut ordonné prêtre et dut prêter le serment solennel de se conformer en tous points, avec une obéissance aveugle, aux ordres et instructions du grand prêtre de l'église mormone.

Lee se distingua d'une manière remarquable dans la lutte que les Mormons eurent à soutenir dans le Missouri, il alla avec ses compagnons de foi s'établir à Nauvoo et revêtit plus tard, sous Brigham Young, plusieurs charges importantes. Il parcourut les Etats-Unis en qualité de missionnaire et d'agent financier de la secte, et émigra ensuite avec elle pour l'Utah. Enfin, il fut membre de la législature mormone et revêtit, à Washington, la charge de juge au Jury.

Vers les premiers jours du mois de septembre 1857, une grande caravane d'émigrants, composée de cent trente et quelques personnes, nommée la *Compagnie de l'Arkansas*, venait de la Ville du Lac Salé, en suivant le chemin de la Californie et atteignit Cedar et Parovan, endroits situés dans la partie sud-ouest de l'Utah. Les émigrants avaient choisi ce chemin, par le sud, parce qu'ils

craignaient, non sans motif, que l'ancienne route, située plus au nord, ne fut rendue impraticable par la grande quantité de neige tombée aux approches de l'hiver.

Suivant les conseils qui lui furent donnés par des chefs Mormons, la caravane des émigrants décida de bivouaquer dans une belle vallée située dans les Montagnes herbeuses (Mountain Meadows), au sud du Lac Salé, non loin du Colorado, dans le but de se repourvoir de provisions fraîches et de se munir des autres choses nécessaires.

Comme cette paisible colonie d'émigrants était sans cesse harcelée et tourmentée par les Indiens, les Mormons, sous la direction de Isaac-C. Haight, John-M. Higbee et John-D. Lee, résolurent, après plusieurs délibérations, d'agir de concert avec les Peaux-Rouges et de massacrer les émigrants, à l'exception cependant des petits enfants, de la part desquels il n'y aurait point de délation à craindre. L'avidité du butin était, sans aucun doute, le mobile du crime projeté ; car la *Compagnie de l'Arkansas* emmenait avec elle, non-seulement beaucoup de bétail de prix et d'excellentes armes, mais encore de l'argent et autres objets de valeur.

Les émigrants, campés dans les Montagnes herbeuses, prenaient tranquillement leur déjeuner, lorsqu'ils furent tout à coup assaillis par un grand nombre d'Indiens et environ soixante Mormons travestis en Indiens. Surpris ainsi à l'improviste, les émigrants formèrent en toute hâte une forteresse avec leurs chariots, profitèrent des accidents de terrain et opposèrent une défense désespérée. Pendant cinq jours et cinq nuits, les assiégés résistèrent courageusement aux attaques des Indiens et de leurs alliés. Le nombre des morts et des blessés était considérable.

Au matin du sixième jour, les émigrants virent entrer dans la vallée plusieurs chariots dans lesquels se trouvaient des hommes. Les arrivants, du moins la grande

partie d'entre eux, avaient des manières très-affables ; ils avaient déployé la bannière des Etats-Unis et furent accueillis, par les émigrants en détresse, avec une grande joie et comme de vrais amis.

John-D. Lee et Isaac-C. Haight, qui étaient à la tête des nouveaux arrivés, reprochèrent aux émigrants d'avoir empoisonné l'eau d'une certaine source qui aurait causé la mort de plusieurs Indiens ; c'était, disaient-ils, le motif de l'attitude hostile et de l'attaque des Indiens. Cette accusation était entièrement fausse et n'avait été inventée que pour fournir aux Mormons, qui s'étaient approchés sous le masque de l'amitié, la meilleure occasion d'anéantir promptement les émigrants.

Lee et Haight demandèrent enfin aux émigrants, attendu qu'ils vivaient en bonnes relations avec les Indiens, qu'on leur concédât le rôle de médiateurs entre les émigrants et les Peaux-Rouges. Cette proposition fut acceptée avec empressement. Quelques heures après, les deux chefs Mormons revinrent du camp des Indiens et annoncèrent aux émigrants que leur mission avait été, jusqu'à un certain point, couronnée de succès et que les Indiens cesseraient les hostilités si la *Compagnie de l'Arkansas* cédait à ces derniers tout son avoir, particulièrement les armes, et si elle retournait sur ses pas.

Quelque dures que leur parussent ces conditions et eu égard à la vie de leurs femmes et de leurs enfants, les émigrants les acceptèrent et se disposèrent au retour.

Plusieurs Mormons armés servaient d'escorte aux émigrants et faisaient semblant de les protéger contre les sauvages. Après une marche d'une heure, les émigrants arrivèrent, sans aucun soupçon, dans une contrée rocheuse, entourée de bois épais ; sur un signe donné par John-D. Lee, les Indiens, cachés derrière les arbres, se précipitèrent sur la caravane et alors commença une affreuse boucherie. Ainsi qu'il avait été convenu d'avance, les Mormons parjures fusillaient les hommes de la troupe,

pendant que les Indiens égorgeaient sans pitié et de préférence les femmes et les enfants. Les féroces assassins partagèrent le fruit de leur rapine et ne se donnèrent pas même la peine de recouvrir de terre les cadavres nus de leurs victimes ; ce ne fut que quelques années après, qu'un agent des Indiens trouva les squelettes blanchis de ces malheureux et en fit faire l'inhumation.

Dix-sept petits enfants seulement furent épargnés et encore deux d'entre eux furent-ils tués plus tard, parce qu'ils se rappelaient trop distinctement la scène du massacre.

Pourtant, parmi les épargnés qui s'échappèrent des mains des Mormons quelques années plus tard, il s'en trouva quelques-uns qui portèrent à la rumeur publique l'histoire sanglante passée sur les montagnes herbeuses.

Pendant quinze ans ce massacre fut mis à la charge seule des Indiens ; l'enquête à laquelle il a été procédé il y a cinq ans déjà, fit considérer comme probable que ce forfait n'avait pas été commis à l'insu et sans la participation des Mormons. C'est pourquoi, pour se laver, lui et la majorité des Mormons, de toute faute, de toute complicité dans cette affaire, le rusé grand prêtre, Brigham Young, ne voulant plus rien avoir de commun avec des meurtriers, expulsa Lee, Haight et Higbee du sein de l'église mormone.

Ces derniers, auxquels se joignirent encore quelques personnes équivoques, s'enfuirent dans les montagnes, où, tantôt cachés, tantôt faisant partie de bandes nomades d'Indiens, ils menèrent une existence misérable. Malgré toutes les recherches, il ne fut pas possible aux fonctionnaires de l'Union de mettre la main sur les coupables.

Enfin, le désir ardent de revoir l'une de ses femmes, qui vivait séparée de lui, dans le sud de l'Utah, poussa, en novembre de l'année 1874, Lee hors de sa cachette près du Colorado ; c'est à cette occasion qu'il fut saisi par le chef de la police de l'un des Etats de l'Ouest qui

avait répandu ses aides sur toute l'étendue du territoire, puis amené ensuite à la station militaire, située dans le voisinage de Beaver.

Après sa capture, l'enquête fut reprise, complétée et, en 1875, Lee fut mis en accusation devant le jury du comté, pour sa participation au massacre de 1857 ; mais les jurés ne purent tomber d'accord, ni s'entendre sur sa culpabilité ou sur son innocence. Dans le procès qui fut repris l'année suivante, sa culpabilité fut démontrée au grand jour et les jurés le reconnurent, à l'unanimité, coupable du meurtre dont il était accusé.

Ses amis réussirent à ajourner l'exécution du jugement jusqu'au 23 mars 1877. Des tentatives d'évasion furent déjouées. D'après les lois existantes dans le territoire de l'Utah, Lee pouvait choisir entre trois genres de mort : la décapitation, la pendaison ou être fusillé ; il se prononça pour le dernier et marcha courageusement et sans faiblesse au supplice.

Il fut conduit de Beaver aux montagnes herbeuses, à l'endroit même où le crime avait été commis ; il partit le soir du 21 mars, accompagné d'une escorte de cavalerie forte d'environ 50 hommes et arriva le vendredi, 23 mars, à la place qui avait été désignée pour son exécution. Là, se trouvait la fosse commune qui recouvrait les victimes de l'assassinat. Sur une pierre brute est une inscription ainsi conçue : « Ici, 120 personnes, hommes, femmes et enfants, furent assassinées de sang froid dans la première quinzaine du mois de septembre 1857. »

Lee s'assit sur son cercueil, éloigné d'environ quinze mètres des soldats qui devaient le fusiller. Après que le commandant de l'escorte, Nelson, lui eut lu l'ordre d'exécution et demandé s'il avait encore quelque chose à dire, Lee pria, d'une voix émue, un photographe qui avait accompagné la colonne et disposait son appareil pour photographier la scène qui allait avoir lieu, de bien vouloir en adresser une photographie à ses trois femmes.

Puis, il fit encore une courte harangue dans laquelle il rappela, avec affection, le souvenir de ses partisans et désigna d'autres Mormons haut placés, et particulièrement Brigham Young, comme les auteurs principaux du crime qu'il allait expier par sa mort.

Après qu'il eut achevé son discours, l'ecclésiastique méthodiste, Stokes, fit une prière ; on banda les yeux à Lee et, sur le commandement de « feu, » cinq balles trouèrent la poitrine du meurtrier et déterminèrent sa mort. Il était âgé de 64 ans. Environ 80 personnes assistaient à son exécution. Son cadavre fut conduit à Cedar et remis à sa famille.

Le massacre de Mountain Meadows et l'enquête judiciaire qui a été faite à ce sujet, ont contribué, sans aucun doute, à augmenter la haine déjà existante contre la secte mormone. Il reste à voir si d'autres personnes seront accusées et reconnus coupables de ce crime. Quoi qu'il en soit, il ressort des aveux de John-D. Lee, faits dans sa prison et sur le lieu de son supplice, qu'il a eu comme complices plusieurs autres Mormons.

VI

Mort et funérailles de Brigham Young.

C'est le mercredi, 29 août 1877, à 4 heures de l'après-midi, que le président Young s'éteignit, à la suite d'une courte maladie. Atteint le jeudi précédent du choléra morbus (maladie que les médecins d'Amérique vous donnent le plus facilement du monde), ses amis conçurent, dès l'origine, les plus graves inquiétudes sur son compte. L'enflure monta à pas rapides, et si la tête garda jusqu'à la fin une parfaite lucidité, tout ce que put faire le moribond, pendant les quarante-huit dernières heures de sa vie, fut de répondre brièvement et d'une voix entrecoupée aux questions qu'on lui adressait.

Le samedi 1^{er} septembre, le corps de Brigham Young

fut exposé au public dans le Tabernacle, et y demeura jusqu'au lendemain à midi. C'était l'heure fixée pour les funérailles. Dès 10 heures, une foule évaluée à 10,000 personnes, occupait la vaste enceinte du temple mormon, dont les galeries, ainsi que la tribune, étaient tendues de noir. L'estrade était occupée par dix des apôtres de l'Église, (deux d'entre eux sont en ce moment en Angleterre) le maire de la ville entouré de son conseil, environ quatre à cinq cents ecclésiastiques et évêques mormons, un grand nombre d'autres dignitaires civils et religieux ; enfin par les chœurs et l'orchestre du Tabernacle.

En avant de la salle étaient venus prendre place, à gauche, les enfants propres ou par alliance du défunt et ses petits-enfants ; à droite, ses femmes et leurs parents. Plus loin venaient les grands prêtres et les 70 disciples en corps.

Au coup de midi, le cercueil fut fermé et placé sur un brancard où il disparut bientôt sous les fleurs.

Après l'exécution de la marche funèbre de *Saül* et des prières, le conseiller Wells et quelques-uns des apôtres prononcèrent de courtes harangues à peu près toutes coulées dans le même moule. On ne sortait guère du cercle tracé par la circonstance et par les doctrines de la secte.

Il fut ensuite donné lecture des dispositions que Brigham Young avait rédigées quatre ans auparavant pour le jour de ses funérailles. En voici quelques passages littéralement traduits :

Il demandait que son corps fût gardé trois ou quatre jours et plus encore s'il était possible, que son cercueil fût fait avec des planches de quatre centimètres d'épaisseur et assez vaste pour qu'il pût s'y retourner à son choix à droite ou à gauche ; il voulait un oreiller sous sa tête et être revêtu de son costume ecclésiastique. Il recommandait aux membres masculins de sa famille de ne pas acheter de crêpes, mais consentait à ce que les femmes por-

tassent le deuil. Service des plus simples à l'église, pas de cris autour de sa tombe. Si, avant sa mort, son peuple retournait au comté de Jackson, dans le Missouri, il désirait y être enterré.

Après un hymne de circonstance et la bénédiction, le corps, entouré des apôtres et suivi des personnes qui occupaient l'estrade ou l'avant de la salle, ainsi que d'une foule de 3,000 personnes environ, fut porté au cimetière, où après un nouveau chant et une prière, celui qui se laissait appeler le représentant de Dieu sur la terre fut rendu à la poudre comme le reste des mortels.

La *Tribune* de New-York dit que la tristesse du peuple mormon à la mort de son chef avait plus de surface que de profondeur, et que ceux qui versèrent des larmes en l'accompagnant à sa dernière demeure n'étaient guère qu'un sur cinquante.

Une dépêche de la ville du Lac Salé, en date du 3 septembre, lendemain des funérailles, nous donne les détails suivants sur le testament et sur l'intéressante famille que laisse le prophète des Mormons.

Le testament de Brigham Young a été lu en présence de toutes ses femmes, de ses enfants et de quelques amis. Ses biens consistent surtout en immeubles et représentent une valeur d'environ dix millions de francs.

Brigham Young a eu cinquante-six enfants et il laisse en mourant dix-sept femmes, seize fils et vingt-huit filles. Il a cherché à faire une équitable répartition de ses biens entre toutes ses femmes et ses enfants, sans établir de préférence. La première femme du président, et Amélia, sa dernière favorite, sont seules l'objet de quelques faveurs spéciales.

Les exécuteurs testamentaires sont chargés de rendre à l'Eglise les biens que son chef administrait pour elle. On dit que le testament a généralement satisfait les différents membres de cette nombreuse famille, et on conviendra que ce n'était pas une tâche facile de les contenter tous.

Jusque dans ses dernières volontés, Brigham Young a su se montrer un admirable administrateur.

John-W. Young, le troisième fils de Brigham Young, semble vouloir marcher sur les traces de son père. Ce jeune homme, fort intelligent, ingénieur de profession, et qu'on représentait, vu son long séjour hors de l'Utah, comme devant être un peu démormonisé, n'a pas attendu longtemps pour dessiller tous les yeux. Le lendemain des funérailles de son père il se fiançait et voici dans quelles circonstances.

Brigham Young comptait au nombre de ses femmes M^{me} Augusta-L. Cobb, grand-mère d'une miss Tuella Cobb, ravissante jeune fille de 16 ans qui, en dépit de son jeune âge, avait déjà fait battre bien des cœurs. C'est cette jeune demoiselle, une petite-fille par alliance de son père, que John-W. Young vient de prendre pour sa quatrième femme. Cet hymen a fait pour le moins autant de malheureux que celui de la belle Hélène dans l'ancienne Grèce, et si, contre l'attente générale, John-W. Young n'a pas succédé à son père dans le gouvernement de l'Utah, cela tient, dit-on, aux colères qu'il a provoquées et aux jalousies qu'il a fait naître.

Pour le moment, les douze apôtres exercent l'autorité, mais il n'est pas probable que cet état de chose soit de longue durée ; car il est en ce moment question, plus que jamais, de supprimer la secte mormone par quelque grande mesure législative, quand ce ne serait que l'application sérieuse d'un acte du Congrès remontant à 1862 et qui punit la polygamie d'une amende et d'un emprisonnement.

Un ancien commissaire fédéral dans l'Utah, M. Georges-C. Bates, vient de proposer deux mesures pour étouffer le mormonisme : mettre en accusation le jeune John-W. Young, pour son dernier mariage, presque incestueux, avec une petite-fille par alliance de son père, et modifier l'acte de 1862, en déclarant les Mormons incapables à remplir des fonctions civiques ou administratives.

Considérations finales.

Après avoir fait connaître à nos lecteurs les origines de la secte mormone et esquissé à grands traits la biographie de son fondateur, Joseph Smith, et celle de son dernier chef, Brigham Young, qu'il nous soit permis, pour terminer, d'émettre nos appréciations personnelles sur cette existence étrange qui vient de se terminer dans la ville du Lac Salé.

Brigham Young vient d'être, de la part de certains organes de la presse française, l'objet de jugements assez intéressants à recueillir, et dans lesquels on a eu évidemment beaucoup moins en vue le prophète mormon lui-même que tels adversaires à qui on voulait faire la leçon par son moyen.

La *Liberté* saluait en Brigham Young la continuation de l'œuvre de St-Paul, qui a élargi le christianisme et particulièrement la morale chrétienne.

Le *Rappel*, de son côté, voit dans Brigham Young un philosophe et un ennemi du christianisme, tel que celui-ci est aujourd'hui professé par les différentes confessions, et il l'exalte à ce double titre.

La *Tribune* de New-York s'écrie « que le prophète mormon n'était qu'un habile et roué vieux gredin. »

Le *World* nous semble plus près de la vérité en disant « que la grandeur de Young reste tout entière, même quand on a reconnu que sa nature était aussi grossière que forte, et qu'il était absolument sans scrupule sur le choix de ses moyens. »

Quoiqu'il en soit, si la figure du grand prêtre mormon, dépouillée du prestige dont elle a été entourée, ne nous est pas apparue aussi grande qu'on l'a dépeinte, elle mérite cependant d'occuper l'attention publique.

On n'enlèvera pas à Brigham Young, quoiqu'on en dise, d'avoir été, à notre époque, le plus grand fondateur de religion et le premier pionnier du Nouveau-Monde, et pour s'élever si haut dans deux domaines si différents, il

faut plus encore que de l'habilité et de l'énergie, il faut du génie.

La carrière qu'il a parcourue offre d'ailleurs, dans toutes ses péripéties, un remarquable sujet de réflexions ; il a pu, pendant trente ans, exercer son pouvoir despotique dans l'Utah, y imposer sa volonté et des institutions complètement en désaccord avec celles des Etats-Unis.

La postérité lui reprochera surtout, et avec raison, d'avoir voulu légitimer la polygamie, cette institution païenne qui répugne aux traditions des races civilisées autant qu'à leur instinct. Elle ne manquera pas de dire que les Mormons et leurs différents chefs étaient des hommes à mœurs dissolues, qui n'ont érigé la polygamie en article de foi que pour mieux couvrir leurs faiblesses.

Et maintenant que Brigham Young n'est plus, la mort du chef de l'Eglise des Saints n'entraînera-t-elle pas la ruine de la secte ?

On ne saurait douter un instant qu'elle ne lui porte un coup fatal. Une forte discipline intérieure pouvait seule l'empêcher d'être entamée par le courant de la civilisation dans lequel cependant elle est condamnée à venir tôt ou tard se noyer ; car l'invasion des *Gentils* dans l'Utah doit forcément aboutir, avec le temps, à y mettre les Mormons en minorité.

Il n'est pas probable qu'une main aussi ferme reprenne la direction du peuple mormon. Young pourra avoir un successeur, mais il ne sera pas remplacé ; son autorité, son influence, s'en sont allées avec lui.

Ce qui paraît certain, c'est que les dissensions comprimées jusqu'ici se reproduiront de nouveau au grand jour, et, de concert avec d'autres motifs, causeront la ruine de la secte mormone. Que ceux qui veulent voir cette église debout se hâtent donc, car la débandade va commencer.

Neuveville, fin septembre 1877.

J. GERMIQUET, notaire.

APPENDICE.

La notice qui précède était écrite depuis deux ans, lorsque nous avons reçu des Etats-Unis les nouvelles suivantes :

La secte des Mormons est plus que florissante. Tous les jours il arrive à New-York des émigrants pour l'Utah. Des familles entières partent des pauvres villages d'Ecosse et d'Irlande, et vont pieusement s'engager sous la bannière des Saints du dernier jour.

La polygamie n'effraie pas les néophytes portant jupons. Bien au contraire, loin de condamner cette institution païenne, elles y applaudissent de tout cœur. Cela pourra surprendre les moralistes, les philosophes d'Europe ; mais cela est, et cela a été depuis le jour où Joseph Smith, fondateur de la religion mormone, déclara publiquement devant les douze apôtres et le conseil des anciens qu'il venait d'avoir une révélation et que désormais le mariage polygamique entrait dans les rites de la religion nouvelle, comme il avait d'ailleurs fait partie de la religion des patriarches.

Cette façon de procéder, assez conforme aux lois animales, n'est pas sans inquiéter le gouvernement fédéral, qui, sans cela, ne verrait pas la secte mormone d'un autre œil que tant d'autres sectes non moins bizarres répandues sur toute la surface de l'Union. Et puis, des procès de tout genre surgissent à chaque instant. En voici un assez récent :

Une jeune Anglaise, de famille respectable, a fait en Angleterre la connaissance d'un prêtre mormon. Celui-ci l'engage à le suivre au Lac Salé, où il l'épousera d'après le rite de l'Eglise des saints. La jeune fille part avec sa mère et arrive au pays de l'Utah en octobre 1878. Le mariage a lieu. Le lendemain, l'épouse, qui prend des informations (c'était peut-être un peu tard), apprend que son mari est déjà l'époux de deux femmes.

Quelle horreur ! elle porte plainte en bigamie devant l'autorité fédérale. L'époux multiple est arrêté et n'est mis en liberté que sous caution de 1,500 dollars.

Le procès s'instruit ; on parle même de faire intervenir le consul d'Angleterre. Au moment le plus émouvant, la plaignante se désiste de sa plainte et accepte les faits accomplis.

Mais voici bien une autre affaire. Une jeune mormone, qui a osé déposer contre l'époux incriminé, vient d'être chassée honteusement du sein de l'Eglise par ses coreligionnaires indignés et a été obligée d'aller chercher un refuge parmi les *Gentils*.

Le 16 novembre suivant, les saintes ont même tenu un grand meeting au théâtre du Lac Salé, où elles ont déclaré publiquement « qu'elles croyaient au mariage de forme patriarcale comme ayant été révélé au peuple de Dieu dans les anciens âges ; qu'elles acceptaient ce mariage patriarcal, comme un des plus importants principes de leur religion, et réclamaient le droit de le mettre en pratique. »

Il est vrai que comme contre-partie, les journaux des Etats-Unis nous apprennent qu'un autre meeting féminin a été tenu en décembre même année dans la Cité du Lac Salé, où il a été adopté une adresse à M^{me} Hayes (la femme du président) et à toutes les femmes des Etats-Unis, afin qu'elles s'emploient à réclamer des mesures promptes et décisives contre la polygamie.

Et maintenant, expliquera qui voudra ou qui pourra les mystères du cœur féminin.

Neuveville, en septembre 1879.

L'AUTEUR.
